

c'est pas le moment de partir, personne ne peut sortir du bar, il neige trop. Tony, quand est-ce qu'on les aura nos bières si Lorraine continue de flirter comme ça avec son amie ?

— C'est son soir de congé, dit Tony.

— J'ai vu son petit garçon à neuf heures, il l'aidait à ranger les bouteilles... Un beau bonhomme...

— Oui, mais il n'aime pas l'école, dit Tony, ni l'école, ni les fifis, vous autres, les filles, il comprend, mais les gars, il aime pas...

— C'est pas bien, ça, dit Marielle, c'est l'âge peut-être, à onze ans, t'es conventionnel encore à cet âge-là...

Depuis plusieurs nuits, déjà, Geneviève s'habituaît à la présence de Lali qui ne savait toujours rien d'elle : Marielle lui apprenait parfois, en bourdonnant à son oreille dans la clameur générale, « que la fille était souvent d'une humeur massacrant quand elle avait vu des patients toute la journée, et puis elle travaille avec des cancéreux, c'est déprimant à la longue », promettant que le lendemain elle deviendrait plus humaine, « moins raide », mais Geneviève admirait chez Lali ce refus à toute promiscuité, jugeant cette rébellion et cette âpreté comme les signes d'un noble caractère, et n'attendant donc rien d'elle, sinon qu'elle fût là, comme elle la voyait maintenant, ne vivant que de son propre rayonnement un peu glacé, pendant que les autres riaient et bavardaient autour d'elle, formant dans les lueurs rouges des lampes les figures du bas-relief dont Lali Dorman était le centre. Les nuits de neige, les filles se hâtaient de déposer au vestiaire leurs manteaux trempés, mais, bien souvent, Lali Dorman ne se dévêtait pas de sa « capote », peut-être parce qu'il était tard, et qu'elle « ne venait que pour une bière », comme elle le disait à Marielle en la chassant de la main, d'un air ennuyé, mais les heures passaient et Lali buvait toujours, avec une lenteur cérémoniale, regardant fixement devant elle, son long cou surgissant, orgueilleux et nu, d'une écharpe noire, laquelle rendait plus sombre encore le drap de son manteau, et tournant par instants, dans un mouvement d'affectueuse distance sa tête vers une amie, une connaissance, cette tête qui, en se rapprochant d'une autre, manifestait aussitôt combien elle était singulière et différente de toutes celles qui l'entouraient. C'est que dans cet univers clos du bar où la vie devenait théâtre, les femmes, pour Geneviève qui ne cessait jamais de les découvrir, n'étaient pas que riches en parfums charnels, en plumages et fourrures contre le froid, mais aussi toutes lui semblaient glorieuses, ruisselantes de cheveux, l'audace de ces cheveux, leur fantaisie, errant autour d'elles comme leurs désirs, et leur servant parfois d'instruments de conquête, deux coupes « Afro » pouvaient soudain éclore en une seule caverne effaçant deux visages, deux bouches qui se rejoignaient, cheveux gonflés, brefs ou longs, chacune portait sa tête avec triomphe, la livrant avec volupté aux regards des autres, et dans ce bouquet de têtes unies ou séparées, seule Lali Dorman promenait au large sa tête aux cheveux presque ras, épars et doux comme le duvet des oisillons, cette tête étrange et qui paraissait venir d'un autre temps et d'un autre monde